



HAL
open science

Des unités de puissance à l'unité d'effet : un aspect de l'actualisation phrastique

Jacques Bres

► **To cite this version:**

Jacques Bres. Des unités de puissance à l'unité d'effet : un aspect de l'actualisation phrastique. Modèles linguistiques, 2004, XXV, 1 et 2, pp.179-192. hal-01340817

HAL Id: hal-01340817

<https://hal.science/hal-01340817>

Submitted on 1 Jul 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacques Bres

Praxiling, FRE 2425 *Discours, textualité et production de sens*

CNRS / Université Paul-Valéry, Montpellier III

jacques.bres@univ-montp3.fr

A la poste d'hier tu télégraphieras
que nous sommes bien morts avec les hirondelles (R.Desnos)

Des unités de puissance à l'unité d'effet : un aspect de l'actualisation phrastique

1. L'un de la langue et le multiple du discours

Le problème que je traiterai est des plus classiques, c'est celui de l'un de la *langue* et du *multiple* du *discours*. Comment se fait-il qu'un seul et même signifiant de langue ait – ou semble avoir – en discours, et ce dès l'unité d'effet qu'est la phrase, une pluralité de sens ? Vaste question, que je n'aborderai que fort partiellement puisque je ne m'intéresserai qu'aux unités grammaticales, et plus précisément encore à l'une d'entre elles, certes prototypique : l'imparfait. Précision : mon étude n'a pas pour objet l'imparfait, mais, dans les cadres de l'actualisation phrastique, la modélisation de l'un de la langue et du multiple du discours, que je développe à partir de l'exemple de ce temps verbal. Je fais l'hypothèse provisoire que l'analyse de l'actualisation de l'imparfait en discours que je propose peut être étendue à l'actualisation du sens grammatical en général. Soit le corpus suivant :

- (1) Comme je *descendais* des fleuves impassibles, / je ne me sentis plus guidé par les haleurs (Rimbaud, *Le Bateau ivre*)
- (2) Mais, de l'ombre du couloir, deux hommes avaient surgi. Tarrou eut à peine le temps d'entendre son compagnon demander ce que pouvaient bien vouloir ces oiseaux-là. Les oiseaux, qui avaient l'air de fonctionnaires endimanchés, *demandaient* en effet à Cottard s'il s'appelait bien Cottard et celui-ci, poussant une sorte d'exclamation sourde, *tournait* sur lui-même et *fonçait déjà* dans la nuit sans que les autres, ni Tarrou, eussent le temps d'esquisser un geste. La surprise passée, Tarrou demanda (...) (Camus, *La Peste*).
- (3) il *avait* envie de faire un gros pipi mon chienchien (intonation montante) oui oui on allait le sortir/ allez viens mon Mickey viens (interaction verbale, ma voisine à son chien)
- (4) S'il *partait* demain, il éviterait les embouteillages (énoncé oral)

Comment se fait-il qu'une unité grammaticale, ici l'imparfait, réfère, en (1) et en (2), à un événement situé dans l'époque passée, mais de manière différente puisque le temps impliqué par le procès est représenté dans son cours en (1), et (semble-t-il) globalement en (2) ; alors qu'il actualise un procès référant en (3) à un événement de l'époque présente, et en (4) à un événement de l'époque future ? Chaque théorisation linguistique rencontre ce type de question, et y répond à sa façon. On peut relever un certain nombre de notions théoriques dont le rôle est précisément de résoudre la difficulté de l'un de la langue et du multiple du discours. Citons, sans exhaustivité, les notions de *déformation*, de *dérivation*, de *neutralisation*, de *filtrage*, de *coercition*, de *permissivité* qui, dans des cadres théoriques différents, assurent cette fonction. La pluralité des réponses peut être rapportée à deux grandes options théoriques : polysémique, monosémique.

- L'option polysémique dira que l'imparfait ne donne pas exactement la même instruction dans les quatre occurrences, et tâchera de rendre compte de cette différence. Ainsi

font notamment la psychomécanique, ou la théorie des opérations énonciatives (Victorri et Fuchs 1996), pour rester dans les cadres de la recherche linguistique française.

- L'option monosémique dira que l'imparfait donne exactement la même instruction, dans les quatre occurrences, et tâchera de rendre compte de cette identité. Ainsi font notamment la linguistique du signifiant (Chevalier, Launay et Molho 1984), et la linguistique de l'actualisation que je m'emploie à promouvoir (Bres 1998a) dans les cadres de la praxématique (Lafont 1978, Détrie, Siblot et Verine 2002).

Dans le développement qui suit, je prendrai comme exemple d'approche polysémique, la psychomécanique ; et comme exemple d'approche monosémique, la linguistique de l'actualisation.

2. L'option polysémique¹ de la psychomécanique

La psychomécanique apporte une réponse à la fois forte et originale : l'unité de langue est puissancielle et permissive à l'égard des différents effets de sens actualisés en discours. Pour articuler le singulier de la langue et le pluriel du discours et fonder théoriquement le concept de permissivité, elle a mis en place notamment les notions de *variation qualitative / quantitative*, de *cinétisme / d'interception*, et de *contexte*, notion moins spécifique mais tout aussi centrale bien que plutôt méconnue dans le champ des études guillaumiennes.

2.1. La distinction des variations qualitative et quantitative prend toute sa pertinence dans l'explication des différents emplois de l'imparfait en discours. L'un de l'imparfait tient au fait que ce temps donne à voir le temps impliqué par le procès de façon hétérogène, à savoir comme constitué des particules de temps incident (accomplissement) α et de temps décadent (accompli) ω . Ces particules sont des variables, et c'est leur variation quantitative en discours qui explique p. ex. la différence entre l'imparfait *cursif* de (1) (*descendais*) dans lequel α et ω sont *positifs*, et les imparfaits *précursifs* de (2) (*demandaient, tournait*), dans lesquels α tend vers l'entier alors qu' ω tend vers zéro².

2.2. Le second couple de notions retenu permet de concevoir que le sujet en acte de langage investit le cinétisme des outils de la langue pour en parcourir le mouvement en l'interceptant au moment requis par son discours (notamment 1951b/1964 : 199). Cette distinction, particulièrement opérante pour expliquer le problème de l'article ou l'incidence de l'adjectif au procès de substantivation³, fait quelque peu problème appliquée à l'objet qui guide notre développement, l'imparfait. En effet, sur la question du temps verbal, Guillaume fait intervenir le couple cinétisme / interceptions notamment (i) pour rendre compte des modes, qui apparaissent comme autant de saisies opérées sur le mouvement de la chronogénèse, (ii) pour expliquer les deux « profils » du présent (dans certains articles comme 1951b/1964 : 199) : par « coupe transversale précoce », le présent homogène α / ω , et par « coupe transversale tardive » (*ibid.*), le présent hétérogène α / ω ; et (iii) pour rapporter le passé simple et le futur à une « saisie transversale précoce », et l'imparfait et le conditionnel à une « saisie transversale tardive » (*op. cit.* : 200). Il n'utilise cependant pas de cet outil pour l'explication des différents emplois de l'imparfait, ou plus exactement semble à la fois le convoquer et le révoquer. Je m'explique : si nous prenons l'article de 1951b / 1964, dans lequel Guillaume, complémentarément d'une certaine façon à ce qu'il a fait dans 1951a,

¹ Le plus souvent implicite, l'option polysémique de la psychomécanique se voit parfois explicitée de belle manière, p. ex. dans la *Leçon* du 24 mars 1939 (1993 : 197).

² Pour une critique de cette position, cf. Bres 1998b.

³ Pour une critique, cf. Chevalier 1998 : 115.

traite des phénomènes de discours, il n'est pas rendu compte de la distinction entre imparfait standard de type (1) et imparfait narratif de type (2) en termes de saisies précoce ou tardive, alors même que cette distinction paraît homologue de la distinction des deux « profils » du présent pour laquelle, nous venons de le voir, il la fait servir⁴.

De sorte que l'on peut se poser la question de cette mise à l'écart d'une distinction théorique pour rendre compte de l'un et du multiple de l'imparfait, alors même que la psychomécanique en use par ailleurs, p. ex. pour un élément grammatical comme l'article.

2.3. C'est essentiellement, en complément de la distinction posée en 2.1., à l'aide de la notion particulièrement molle de *contexte*, qui ne lui appartient pas en propre, que la psychomécanique rend compte de la polysémie de l'imparfait. Le *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, de Boone et Joly (1996), à l'entrée *Contexte*, précise que Guillaume utilise fréquemment ce terme, dans les deux sens de 'cotexte' (endolinguistique) et de 'contexte' (exolinguistique). L'étude des différentes occurrences de *contexte* fait apparaître que Guillaume avait intégré ce paramètre, sans vraiment le conceptualiser, à savoir que comme tout linguiste, il ne sollicite le contexte qu'en cas de besoin, notamment pour résoudre les difficultés liées à l'articulation de l'un et du multiple, comme dans l'occurrence suivante consacrée à la distinction de l'imparfait narratif et de l'imparfait d'imminence contrecarrée⁵ :

L'imparfait perspectif étant pratiquement composé de perspective ne contient pas en lui-même de base réelle exprimant ce qui a eu lieu et reçoit dès lors sa réalité /.../ de l'assiette que *le contexte lui donne*. Dans le premier exemple (imparfait narratif : *un instant après le train déraillait*) cette assiette est positive/.../ dans le second (imminence contrecarrée : *un instant de plus le train déraillait*) l'assiette de l'imparfait est négative (X, 205)

Il est dit que le contexte *donne*, sans que soit précisée l'origine de ce don (quels éléments y contribuent). On voit le lien polysémie / contexte : l'imparfait aurait plusieurs valeurs du fait du contexte. Il semble bien que Guillaume ait perçu l'importance de ce paramètre dans la production de sens en discours des morphèmes grammaticaux, mais ait échoué à la conceptualiser, et en soit resté de la sorte à une appréhension très lâche : le contexte apparaît quelque peu comme le joker que le psychomécanicien sort de sa manche quand besoin est.

Je dirai donc, pour conclure, que l'approche psychomécanique consiste à concevoir le multiple du discours comme une polysémisation des unités grammaticales de langue, dont on peut résumer le fonctionnement ainsi : la production de la phrase présuppose une mise en relation de la valeur en langue du morphème grammatical avec le co(n)texte ; et cette mise en relation se traduit par une modification ou une adaptation quantitative mais non qualitative de la valeur en langue dudit morphème.

3. L'option monosémique de la linguistique de l'actualisation

La position que je souhaite défendre est fortement contre-intuitive : il n'y a plus à joindre les deux bouts de l'un de la langue et du multiple du discours, puisque l'un de la langue se conserve tel quel dans le discours, qui ne le change en rien... Le morphème grammatical, en l'occurrence ici l'imparfait, délivre exactement les mêmes instructions temporelles et aspectuelles dans les quatre occurrences proposées *supra*. La polysémie grammaticale n'existerait pas, ce serait un artefact de la linguistique qui procéderait de ce qu'elle confond

⁴ Cette bizarrerie d'un outil pressenti mais laissé de côté est également sensible dans les travaux des guillaumiens concernant la pluralité des emplois en discours de l'imparfait, notamment dans Moignet (1981 : 78) et Joly (1996 : 200).

⁵ J'utilise la terminologie circulante, non guillaumienne.

sens produit et outil de production du sens. J'exposerai cette hypothèse sans doute excessive à partir des trois notions de *co(n)texte*, d'*interaction*, et d'*actualisation*.

3.1. Co(n)texte

On commence à savoir un peu mieux, depuis les travaux conduits dans les années 90, ce que sont le *cotexte* (environnement textuel, autrement nommé *contexte (linguistique)*) et le *contexte* (environnement situationnel, autrement nommé *situation*, ou *contexte situationnel*), et surtout quel est leur rôle dans la production du sens. Le développement, en complément de l'approche standard quelque peu statique selon laquelle *cotexte* et *contexte* sont des *donnés* pouvant avoir leur mot à dire dans la production du sens, d'une approche cognitive dynamique selon laquelle ces notions sont des *construits* qui participent activement à ladite production, a ouvert de stimulantes perspectives⁶.

Prenons seulement la notion de *cotexte*. Le linguiste qui travaille sur l'imparfait va poser comme cotexte de ce temps verbal, le procès qu'il actualise, et ce qui précède et ce qui suit. Mais, dans la réalité des faits linguistiques, du côté de la production comme du côté de la réception, on n'a pas un élément et son cotexte. Chaque unité arrive sur le marché de l'énoncé avec son instruction, et fonctionne bien plutôt comme élément constitutif du cotexte des autres éléments. J'ai parlé de cotexte, et continuerai de le faire, par commodité, mais de fait, le cotexte n'existe pas, du moins dans sa version « molle », comme quand on dit que le cotexte « filtre », « neutralise », « évoque », « révèle », voire « donne » telle valeur à l'unité étudiée... Ces procès par lesquels on tente de verbaliser le rôle du cotexte dans la production de sens, si nous les examinons en termes actantiels, signalent qu'il y a *action* du cotexte sur le morphème. Soit donc, la catégorie de l'*action*, qui se dédouble en *passivité* pour le morphème étudié, et *activité* du cotexte : le premier subit, le second agit. C'est me semble-t-il la façon dont la psychomécanique conçoit le rapport de l'imparfait et de ses cotextes.

Il est une autre manière d'appréhender cette relation : non comme *action* d'un élément (le cotexte) sur un autre (le morphème étudié), mais comme *interaction* des deux éléments.

3.2. Interaction

J'ai besoin, pour décrire le fonctionnement de la relation d'*interaction* telle que je l'envisage, de revenir sur la façon d'appréhender le morphème en langue. Je distingue un double aspect de l'instruction qu'il délivre : (a) ce qu'il *offre*, et (b) ce qu'il *demande*⁷.

(a) L'imparfait, pour ce qui est de lui, *offre* temporellement de situer un élément – le plus souvent mais pas toujours, le procès – comme *passé* par rapport au *nunc* (à la différence p. ex. du présent ou du futur) ; et aspectuellement de saisir le temps qu'il implique en *tension* (à la différence p. ex. du plus-que-parfait), et de façon *non incidente*⁸, donc *non ascendante* (à la différence du passé simple). Soit donc l'offre : [+ passé][+ tension][- incidence][- ascendance].

(b) L'imparfait *demande* qu'un élément – le plus souvent un procès – soit disponible pour l'actualiser temporellement comme passé, et aspectuellement, de façon *tensive*, non incidente et donc non ascendante.

Dans la production de l'énoncé, l'offre et la demande de l'imparfait entrent en *interaction* avec les offres et demandes des autres éléments linguistiques (le *cotexte*) et situationnels (le

⁶ Voir notamment Kleiber 1994.

⁷ Je dois ce type d'analyse à Victorri (1999 : 96), qui différencie, dans l'analyse du sens d'une unité, entre *convocation* et *évocation*.

⁸ L'instruction [+ incidence] demande de représenter le temps impliqué par le procès en seule incidence, c'est-à-dire en seul *accomplissement* depuis son *terminus a quo* jusqu'à son *terminus ad quem* ; l'instruction [- incidence] demande de représenter le temps impliqué comme conversion de l'incidence en décadence, c'est-à-dire comme transformation de l'*accomplissement* en *accompli*, en un point situé au-delà de sa borne initiale et en deçà de sa borne terminale.

contexte), ce que j'illustre par l'analyse d'une interaction concordante, à savoir lorsque l'adéquation entre l'offre et la demande de l'imparfait et celles des différents éléments co(n)textuels est totale comme dans (1) :

(1) Comme je *descendais* des fleuves impassibles, / je ne me sentis plus guidé par les haleurs (Rimbaud, *Le Bateau ivre*)

L'imparfait offre, ici comme ailleurs, l'instruction [+ passé][+ tension][- incidence][- ascendance], et demande donc que l'événement auquel réfère dans cette phrase le procès *descendre* soit posé :

- comme *passé* : le cotexte, ou plutôt les différents éléments du cotexte concernés, accèdent à cette demande doublement. L'instruction [+ passé] n'est *infirmée* par aucun élément contraire, ce qui serait le cas p. ex. avec le circonstant *demain*⁹ comme dans (1a), ou avec une actualisation au futur du procès de la principale comme dans (1b), qui rendraient l'énoncé problématique :

(1a) *Comme je *descendais demain* des fleuves impassibles, / je ne me sentis plus guidé par les haleurs

(1b) *Comme je *descendais* des fleuves impassibles, / je ne me *sentirai* plus guidé par les haleurs.

Et, complémentaiement, l'instruction [+ passé] est phrastiquement *confirmée* par le passé simple *sentis*.

- comme *tensif* et *non incident* : la syntaxe accède à cette demande, en plaçant l'imparfait dans une subordonnée introduite par *comme*, conjonction demandeuse d'un procès dont le temps impliqué ne soit pas représenté en incidence, et dépendant d'une principale au passé simple, qui confirme la dimension tensivité et apporte le procès incident au temps, auquel arrimer le procès à l'imparfait. Remarquons qu'un plus-que-parfait sur *sentir*, en ne s'accordant pas à la demande de représentation tensivité, ferait dysfonctionner quelque peu l'énoncé :

(1c) ?Comme je *descendais* des fleuves impassibles, / je ne m'étais plus senti guidé par les haleurs¹⁰.

J'ai entrepris l'analyse par le biais de l'imparfait parce que je travaille sur l'imparfait, j'aurais pu tout aussi bien la développer par le biais de *comme*, si je travaillais sur cet outil. Chaque morphème, en syntaxe génétique, intervient dans la production de l'énoncé avec son instruction (ce qu'il offre et ce qu'il demande), et interagit avec les instructions des autres morphèmes sollicités pour construire ledit énoncé : il n'y a donc pas *action* du cotexte sur tel ou tel morphème, mais *interaction* des différents morphèmes entre eux.

Jusqu'ici ce que j'avance me semble parfaitement compatible avec les analyses psychomécaniques : c'est ensuite que les choses se gâtent... En effet, à partir de la notion d'interaction entre offres et demandes des différentes unités, deux solutions sont envisageables : polysémique, monosémique.

3.2.1. Interaction et polysémie. La solution *polysémique*, parfaitement compatible avec le guillaumisme orthodoxe, est celle développée par Fuchs et Victorri (1996) et Victorri (1999), et que je décrirai métaphoriquement à l'aide d'une expérience de physique : comme tout corps

⁹ Ce qui ne signifie pas qu'il y a toujours incompatibilité entre imparfait et circonstant de l'époque future, comme le signale (4).

¹⁰ La représentation de *sentir* non tensivement est possible, mais en changeant d'époque, à savoir avec un passé composé, qui permet par un changement d'aspect de signifier l'époque passée :

(1d) Comme je *descendais* des fleuves impassibles, / je ne me suis plus senti guidé par les haleurs.

plongé dans un liquide en ressort mouillé, tout morphème, plongé dans un cotexte, en ressort modifié... A savoir que chaque unité apporte sa pierre à la construction de sens de l'énoncé, et en retour acquiert, du fait de l'interaction avec les autres unités, une partie du sens de cet énoncé (Victorri 1999 : 88). Appliquons cette hypothèse à l'analyse de l'imparfait, telle que la développe Gosselin (1996, 1999), qui travaille dans cette perspective :

A chaque marqueur (est) associée(s) une ou plusieurs instruction(s) pour la construction d'éléments de représentation ; ces instructions sont considérées comme représentant les valeurs en langue des marqueurs (...). Plongées dans un contexte, soit elles ne rencontrent aucun conflit et donnent alors lieu aux effets de sens typiques, soit elles entrent en conflit avec d'autres instructions ou avec des contraintes pragmatique-référentielles, et les conflits sont résolus au moyen de procédures régulières de déformation des représentations, qui donnent lieu à des effets de sens dérivés (1999 : 28).

Et illustrons la démarche à partir de l'occurrence (2), plus précisément des deux premiers imparfaits narratifs:

(2) Mais, de l'ombre du couloir, deux hommes avaient surgi. Tarrou eut à peine le temps d'entendre son compagnon demander ce que pouvaient bien vouloir ces oiseaux-là. Les oiseaux, qui avaient l'air de fonctionnaires endimanchés, *demandaient* en effet à Cottard s'il s'appelait bien Cottard et celui-ci, poussant une sorte d'exclamation sourde, *tournait* sur lui-même et *fonçait déjà* dans la nuit sans que les autres, ni Tarrou, eussent le temps d'esquisser un geste. La surprise passée, Tarrou demanda (...) (Camus, *La Peste*).

Selon Gosselin, les deux imparfaits *demandaient* et *tournait* donnent, en tant que tels, l'instruction aspectuelle *inaccompli* ; mais cette instruction entre en conflit avec un marqueur du cotexte qui sollicite l'aspect *aoristique* (= global) : la relation de succession des événements auxquels réfèrent les procès ([eut <¹¹ *demandaient* < *tournait*]), « par le biais de la corrélation globale entre aspect et chronologie » (*ibid.*) demande l'aspect *global*. Ce conflit entre l'instruction aspectuelle de l'imparfait et l'instruction émanant d'une unité du cotexte se résout de la façon suivante :

- par une déformation : l'imparfait, d'aspect *inaccompli* dans son emploi standard, prend, dans son emploi *narratif*, l'aspect *aoristique*, autrement dit *global*. La demande de représentation *aoristique* se voit ainsi satisfaite ;

- par un déplacement : la valeur d'*inaccompli* de l'imparfait est reportée sur l'ensemble de la série de procès, qui apparaît comme non close. L'instruction aspectuelle *inaccompli* se voit ainsi satisfaite.

L'hypothèse de la *déformation* cotextuelle de l'aspect de l'imparfait d'*inaccompli* en *aoristique* – qui prend appui sur le concept de *déformabilité*, proposé par Culioli et travaillé dans le cadre de la polysémie de la signification par Victorri et Fuchs 1996 – pourrait parfaitement s'adapter à l'analyse de l'imparfait proposée par Guillaume – et à mon avis serait plus pertinente - : l'imparfait, qui offre en langue l'instruction aspectuelle [α positif] et [ω positif], interagit, dans la production de la phrase, avec l'élément cotextuel de la succession qui demande que le temps impliqué par les procès soit représenté seulement par la variable α . Ce léger conflit d'instructions se résout par une déformation quantitative de l'instruction aspectuelle de l'imparfait : dans *demandaient* et *tournait*, la variable de temps α tendrait vers l'entier, alors que la variable de temps ω tendrait vers zéro

Cette façon d'analyser la relation entre une unité et son cotexte comme interaction des instructions des différentes unités qui, en cas de conflit, se traduit par une déformation, pour heuristique et séduisante qu'elle soit, bute sur un ensemble de faits, qui m'a amené à

¹¹ Le signe < signifie que l'événement auquel réfère le procès de gauche est antérieur à l'événement auquel réfère le procès de droite.

concevoir un autre type d'interaction. Commençons par expliciter les résistances des faits linguistiques à l'hypothèse de la déformation cotextuelle appliquée à l'imparfait :

(i) Si l'imparfait narratif donnait une représentation de globalité, comment se fait-il que l'on rencontre des occurrences où cet emploi est associé à l'adverbe *déjà* (au sens de 'depuis déjà x temps'), comme dans le troisième procès à l'imparfait de (2) que je n'ai pas encore pris en considération¹² : « (il) *fonçait déjà* dans la nuit (...) » ? On sait que cette association est impossible avec la forme qui donne une représentation de globalité de façon incontestable, à savoir le passé simple. Les imparfaits narratifs de (2) sont parfaitement remplaçables par des passés simples, sauf celui qui est suivi de *déjà* :

(2a) (...)Les oiseaux, qui avaient l'air de fonctionnaires endimanchés, *demandèrent* en effet à Cottard s'il s'appelait bien Cottard et celui-ci, poussant une sorte d'exclamation sourde, *tourna* sur lui-même et **fonça déjà* dans la nuit sans que les autres, ni Tarrou, eussent le temps d'esquisser un geste. La surprise passée, Tarrou demanda (...)

Les oiseaux demandaient peut être remplacé par *les oiseaux demandèrent*, mais *il fonçait déjà dans la nuit* ne souffre pas la substitution par *il *fonça déjà dans la nuit*¹³. Si l'imparfait narratif admet parfaitement l'association avec *déjà*, mais pas le passé simple, n'est-ce pas tout simplement parce que, contrairement à ce qu'il paraît, comme contrairement à ce qu'avance Gosselin, l'imparfait dans ce type d'emploi, loin d'avoir déformé, par pression cotextuelle, sa valeur aspectuelle d'inaccompli, l'a pleinement conservée?

(ii) Si l'imparfait *narratif* donnait une représentation de globalité, comment expliquer que l'on puisse le gloser (dans certains cas) par l'auxiliaire de phase *être en train de* (2d) qui explicite la saisie de l'action dans son cours, voire que l'on trouve des occurrences – certes rares – d'imparfait *narratif* se réalisant sur cet auxiliaire (5) ?

(2d) Mais, de l'ombre du couloir, deux hommes avaient surgi. Tarrou eut à peine le temps d'entendre son compagnon demander ce que pouvaient bien vouloir ces oiseaux-là. Les oiseaux, qui avaient l'air de fonctionnaires endimanchés, *étaient* en effet *en train de demander* à Cottard s'il s'appelait bien Cottard.

(5) Quelques minutes plus tard, Jaja *était déjà en train de placer* un autre démarrage. Cette fois, ce fut le bon (*Midi Libre*).

Il apparaît donc que l'imparfait, plongé dans un cotexte avec lequel il est tendanciellement en conflit, loin de déformer sa représentation, la conserve telle quelle. Comment penser l'interaction entre instructions des différentes unités dans un cadre monosémique ?

3.2.2. Interaction et monosémie. Je considère que l'on peut avoir trois types d'interaction :

(i) Interaction *concordante* entre les offres et les demandes des différentes unités : le sens de l'énoncé se produit sans difficulté aucune. Si l'on considère précisément une unité, l'impression est qu'elle se trouve bien à sa place, et qu'elle est en emploi *standard*. C'est le cas pour l'occurrence (1) d'imparfait, analysée *supra* : à la demande formulée par le cotexte d'une actualisation du procès au passé, en tension et en non-incidence répond, en adéquation parfaite, l'offre [+ passé], [+ tension] et [- incidence] de l'imparfait ; et réciproquement : à la demande de l'imparfait d'un élément à actualiser temporellement comme passé et aspectuellement comme non incident et en tension, répond l'offre du cotexte qui fournit le procès *descendre*..

¹² On sait que Guillaume présente en faveur de sa thèse selon laquelle, dans l'emploi *narratif*, α tend vers l'entier alors que ω tend vers zéro l'impossibilité de conjoindre *déjà* à un IN (1929 : 67, note 1).

¹³ Ce qui ne veut pas dire que le passé simple ne puisse pas se conjoindre avec *déjà* :

(19) En se précipitant dans son cabinet de toilettes, elle comprit ce que sont les recherches de la parure, les soins corporels les plus minutieux, quand ils sont commandés par l'amour et non par la vanité ; *déjà*, ces apprêts lui *aidèrent* à supporter la longueur du temps (Balzac, *La Duchesse de Langeais*).

(ii) Interaction *partiellement discordante* : c'est le cas dans l'occurrence (2). Le cotexte formule la demande de procès actualisés, comme dans le cas précédent, au passé, en tension et en incidence. L'imparfait répond *positivement* pour la dimension temporelle de passé, et pour la dimension aspectuelle de tension ; mais *négativement* pour la dimension aspectuelle d'incidence, dans la mesure où il offre du temps impliqué une représentation non incidente. Et réciproquement : à la demande de l'imparfait, le cotexte répond en partie positivement (passé, tension) et en partie négativement (incidence). On a comme un décalage entre certains aspects des offres et des demandes. Si l'on considère précisément une unité, dans le cas présent l'imparfait, l'impression est qu'elle se trouve quelque peu déplacée¹⁴, et qu'elle est en emploi non standard, *stylistique*.

(iii) Interaction *frontalement discordante*, sur laquelle je passe rapidement. Pour ne prendre que l'énoncé de Desnos cité en *incipit*, il y a une contradiction frontale entre l'offre et la demande temporelles de l'adverbe *hier*, et l'offre et la demande temporelles du futur *télégraphieras*. L'énoncé fait difficilement sens : s'il appartient à une textualité légitimée, - c'est le cas pour le texte poétique - on le retiendra comme littéraire ; s'il appartient à une textualité non légitimée, on le rejettera sans appel comme « mal formé », « incorrect », « impossible » (cf. énoncés (1a) et (1b))...

Revenons au type d'interaction que j'ai nommée *partiellement discordante*. Comment se dénoue l'inadéquation entre les instructions de certaines unités ? Non pas par une négociation dans laquelle chaque partie en présence fait un pas vers l'autre (solution envisagée, nous l'avons vu, *supra* par Gosselin), mais d'une manière qui pourrait métaphoriquement être rapprochée, pour filer la métaphore des rapports humains ou sociaux, de l'intransigeance gauchiste : chaque élément campe sur ses positions, ne cède sur aucune de ses instructions qui lui apparaissent comme non négociables... Et alors ? Comment se résoud ce désaccord linguistique ? A la différence du conflit de l'interaction frontalement discordante de type (iii) qui apparaît sans solution, le désaccord de l'interaction partiellement discordante est soluble... dans l'effet de sens. A la lecture de l'énoncé (2), l'impression est non seulement qu'il fait sens, mais que la discordance produit un *surplus de sens*, que les grammairiens, faute de savoir l'analyser, ont nommé *narratif* (en le mettant au compte abusivement du seul imparfait, dans la dénomination d'« imparfait narratif »). Mais quel type d'interaction permet cela ? C'est ce que je vais maintenant expliciter en introduisant la troisième notion, issue de la psychomécanique : celle d'*actualisation*, qui permet de penser l'interaction entre les différentes unités dans la production de l'énoncé d'une manière qui satisfasse pleinement les faits linguistiques

3.2.3. Actualisation. Rappelons que cette notion est entendue, en praxématique, comme l'opération linguistique caractérisée par une activité neurophysiologique concrète, inscrite dans du temps cognitif – le temps opératif de la psychomécanique – qui permet de passer des potentialités de la langue à la réalité du discours. Ce temps linguistique est analysé en trois instances : l'à-dire (programmation des unités), le dire (réalisation effective de ces unités), et le dit (capitalisation de ces unités en mémoire syntaxique) (Détrie, Siblot et Verine 2001 : 22). L'interaction entre instructions des différentes unités a lieu dans le temps d'actualisation de l'à-dire.

- Lorsqu'elle est *concordante*, cette interaction, parce que le langage est fait pour fonctionner et non pour se regarder fonctionner, est versée en inconscience, selon le processus de dissolution des unités de puissance dans les unités d'effet, décrit pertinemment en ces termes par Guillaume :

¹⁴ Plus même : qu'elle occupe la place d'une autre unité. Tous les travaux sur l'imparfait narratif signalent que, dans le ce tour, l'imparfait est remplaçable par un passé simple, qui serait plus adéquat.

L'unité d'effet de la phrase ne peut s'établir qu'au préjudice de l'unité de puissance des mots. Il y a ainsi, dans la durée de la phrase, un instant optimum, où l'unité d'effet qu'elle constitue dissout en elle, par intégration réussie, l'unité de puissance des mots, laquelle, pour ce court instant, cesse et doit cesser – la phrase ne prenant sens qu'à ce prix – d'être sensible au sujet parlant et écoutant (1988 : 171).

L'énoncé fait sens, en effacement des outils qui ont servi à le produire.

- Lorsqu'elle est *tendanciellement discordante*, l'interaction des morphèmes, sans cesser d'être versée en inconscience, se manifeste au niveau du dit, accompagnant le sens produit par les éléments en interaction concordante, par un effet de sens spécifique, un surplus de sens souvent perçu comme *stylistique*, difficilement analysable. C'est typiquement le cas pour l'effet de sens *narratif*, que je vais décrire un peu plus précisément à partir d'une occurrence qui l'actualise de façon paroxystique. Soit l'énoncé suivant :

(8) - Je... dit-il tout contre son oreille, et, à ce moment, comme par erreur, elle tourna la tête, et Colin lui *embrassait* les lèvres. Ça ne dura pas très longtemps, mais la fois d'après, c'était beaucoup mieux (Vian, *L'Ecume des jours*).

L'imparfait *embrassait* produit, au niveau de l'instance du *dit*, un effet de sens complexe et typique de l'emploi *narratif* : on a l'impression d'avoir affaire simultanément à une accélération de l'enchaînement de la succession des deux procès [tourner la tête < embrasser], et à un « arrêt sur image » sur le procès *embrasser*. Ce dont je rends compte de la sorte, en distinguant (i) l'effet de rapidité, et (ii) l'effet d'arrêt sur image :

(i) La succession des deux procès demande une représentation incidente d'*embrasser*, à savoir notamment que le temps impliqué par ce procès soit donné à voir à partir de sa borne initiale ; or l'imparfait ne représente pas cette borne initiale, puisqu'il saisit le procès au-delà de cette clôture, en un point de son cours. Cette discordance, loin de se résoudre ou de se dissoudre, persiste. Le sujet interprétant doit donc, pour actualiser *embrassait* dans cet énoncé, sauter par-dessus la borne initiale et le début du temps impliqué par ce procès, dont le cotexte sollicite la représentation. Ce « saut », réalisé dans le temps cognitif opératif de l'à-dire, n'est pas perceptible en tant que tel, mais se manifeste au niveau résultatif du dit comme effet de sens d'*accélération*.

(ii) D'autre part, la demande cotextuelle de représentation incidente du procès induit que le temps impliqué par *embrasser* soit représenté jusqu'à sa borne terminale ; or l'imparfait ne conduit pas le temps impliqué jusqu'à cette borne (inclusive), puisqu'il saisit le procès en deçà d'elle, en un point de son cours. Cette seconde discordance, loin de se résoudre ou de se dissoudre, persiste également. Le sujet interprétant doit donc actualiser *embrassait* en restant en deçà de cette borne dont le cotexte sollicite la représentation, et par la suite donnée au texte, la présuppose. Ce point d'arrêt avant le terme sollicité et présupposé cotextuellement, réalisé dans le temps cognitif opératif de l'à-dire, n'est pas perceptible en tant que tel, mais se manifeste au niveau résultatif du dit comme *arrêt sur image*.

On pourra trouver bien mécaniste cette correspondance terme à terme entre opérations linguistiques en temps opératif, et effets de sens produits résultativement. Il ne me semble pourtant pas : les effets de sens sont autant de traces, de retombées, palpables même si très labiles, au niveau du discours réalisé, des opérations d'actualisation qui ont présidé à leur production et qu'ils permettent - très partiellement - d'appréhender.

Conclusion

L'approche polysémique (psychomécanique ou énonciative) résout la question de l'un de la langue et du multiple du discours par la variation de la valeur du morphème dans l'énoncé actualisé. L'approche monosémique que je propose alternativement rend compte de

l'apparente variation comme d'une illusion d'optique qui tient à ce que (i) l'apport des différents ingrédients dans l'énoncé actualisé s'est fondu dans le sens résultatif ; (ii) les opérations de production de sens se sont effacées sous le sens produit. L'analyse que je propose consiste à tenter de les expliciter à partir de certaines traces – notamment les effets de sens – qu'elles ont laissé au niveau du discours résultatif. Dans cette perspective, la production de l'énoncé consiste en une interaction, en temps d'actualisation, entre les instructions des différentes unités – rappelons que je ne traite que des unités grammaticales, je ne me prononce en rien sur la question des unités lexicales -. Lorsqu'il y a discordance partielle entre l'instruction d'une unité grammaticale et les instructions d'autres unités, ladite discordance se traduit non par la modification de l'instruction de l'unité, mais par la production d'un effet de sens spécifique, correspondant résultativement aux opérations d'actualisation qu'il a été nécessaire de faire, non pas pour surmonter ou dépasser ladite discordance, mais pour faire produire un sens à l'énoncé à partir de cette discordance. La question de l'un et du multiple trouve de la sorte une solution fort simple : le multiple du discours n'est qu'une apparence trompeuse. Il n'existe pas un imparfait standard (1), un imparfait *narratif* (2), un imparfait *hypocoristique* (3), un imparfait d'*hypothèse* (4), plus généralement différentes sortes d'imparfait dans le discours, un peu comme l'on trouve dans les bois, lors des automnes pluvieux, différentes sortes de champignons. L'instruction délivrée par le morphème grammatical reste égale à elle-même de la langue au discours. Et c'est à partir de cette identité que ledit morphème est à même de produire, en interaction avec d'autres unités, différents effets de sens.

Bibliographie

- Boone A. et Joly A., 1996, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris : L'Harmattan.
- Bres J., 1998a, « De Bally à la praxématique », in Barbéris J.-M., Bres J. & P. Siblot (éds), *De l'actualisation*, Paris : CNRS-Editions, 59-80.
- Bres J., 1998b, « L'imparfait narratif est un imparfait comme les autres », in D. Leeman et A. Boone (éd.) *Du percevoir au dire*, Mélanges offerts à A. Joly, Paris : L'Harmattan, 261-276.
- Bres J., 1999, « L'imparfait dit *narratif* tel qu'en lui-même (le cotexte ne le change pas) », *Cahiers de praxématique* 32, 87-117.
- Bres J., 2003, « Mais oui, il était un joli temps du passé comme les autres, mon joli petit hypocoristique... », *Langue française* 138, 111-125.
- Bres J., 2004, *L'imparfait dit narratif*, (à paraître).
- Chevalier J.-C., 1998, « Interceptions, traduction et expérience », in Barbéris J.-M., Bres J. et P. Siblot, *De l'actualisation*, Paris : CNRS Editions, 99-118.
- Chevalier J.C., Launay M. et Molho M., 1984, « La raison du signifiant », *Modèles linguistiques*, VI, 2, 27-41.
- Détrie C., P. Siblot et B. Verine, 2002, *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris : Champion.
- Gosselin L., 1996a, *Sémantique de la temporalité en français*, Louvain-la Neuve : Duculot.
- Guillaume G., 1993, *Leçons de linguistique 1938-1939*, vol. 12, Québec : Presses de l'université Laval et Lille : Presses universitaires de Lille.
- Guillaume G., 1951/1969, « La représentation du temps dans la langue française », in *Langage et science du langage*, Paris : Nizet et Québec : Presses de l'université Laval, a :183-192 ; b :193-207.
- Kleiber G., 1994, « Contexte, interprétation et mémoire : approche standard vs approche cognitive », *Langue française* 103, 9-22.
- Lafont R., 1978, *Le travail et la langue*, Paris : Flammarion.

Victorri B., 1999, « Le sens grammatical », *Langages* 136, 85-105.

Victorri B. et Fuchs C., 1996, *La polysémie. Construction dynamique du sens*, Paris : Hermès.